

Introduction

Riche de plus de 50 000 ouvrages, l'historiographie a traité l'essentiel des thèmes se rapportant à la Grande Guerre. De la diplomatie aux stratégies militaires en passant par la mobilisation de l'économie, des civils et des idées, bien des questions ont été abordées et assez souvent de manière contradictoire. Reste le fonctionnement de la justice militaire en temps de guerre, les dizaines milliers de dossiers qu'elle a eu à traiter, les condamnations à mort et les exécutions qui ont suivi. La question a été longtemps passée sous silence. L'accès à des sources longtemps protégées y est sans doute pour beaucoup. Pourtant, c'est bien de l'intérieur que sont venues les ouvertures. Par Guy Pedroncini, qui a été le premier à évoquer la question en 1968. Une publication pionnière, fondamentale, dont le contenu a suscité à son tour bien des interrogations, a ouvert d'autres débats. À partir des débuts du XXI^e siècle, la plus libre consultation des archives militaires a ouvert la voie à d'autres publications qui, à leur tour, ont élargi les horizons.

C'est dans l'urgence d'une retraite massive et inattendue, d'une crise politique obligeant le gouvernement à quitter la capitale pour s'installer à Bordeaux que débute l'action de la justice militaire. Sous la poussée de l'avancée allemande, nombre d'unités de l'armée française reculent dans le désordre, se débandent, hommes de troupes et officiers réunis. À la gravité du moment correspond la violence des conseils de guerre, à moins d'aller encore plus vite en abattant sur place tous ceux qui, de près ou de loin, ressemblent à des fuyards. L'essentiel est

de faire de l'exemple, quitte à fabriquer des coupables par tous les moyens, allant jusqu'à creuser des tombes avant la réunion des juridictions militaires ! Pour l'ensemble de la période, et selon les sources, ont été recensées entre 140 000 et 200 000 affaires. À ce jour on compte 2 400 condamnations à mort pour environ 700 exécutions. Des chiffres à minima, susceptibles d'être revus à la hausse et qui ne tiennent pas compte des exécutions sommaires par définition non consignées dans les archives. Avec près de 500 exécutions, les années 1914-1915 sont les plus terribles. Ensuite, la courbe fléchira en attendant les mutineries de 1917.

Cette guerre devait être courte et victorieuse. On sait la suite. La guerre des illusions se termine rapidement et celle des réalités dépasse tout ce qu'on avait imaginé. 360 000 morts pour les cinq premiers mois de 1914 et 362 000 pour toute l'année suivante. Comment arrive-t-on si rapidement à de tels massacres ? Que savent-ils de la guerre ces hommes au moment de revêtir l'uniforme ? Qu'en est-il des stratégies élaborées au plus haut niveau des responsables politiques et militaires ? Pour quels résultats ? Dans un camp comme dans l'autre on était persuadé de fêter Noël à la maison. Or, à la fin de l'année 1914, personne ne rentrera, pas même les centaines de milliers de cadavres ensevelis à la hâte ou jonchant les champs de bataille pour longtemps. À partir de cet instant on s'installe dans la guerre et l'insoutenable devient l'ordinaire. Il faut continuer à se battre et tenir, tout en espérant prochaine la fin de l'horreur. On s'organise pour échapper à la mort. Se multiplient alors les stratégies individuelles ou collectives d'évitement. On ose ensuite la critique du système, de l'inutilité des combats désormais trop visibles. Au printemps 1917 sonne l'heure des refus massifs et son corollaire d'hommes conduits au poteau d'exécution.

Il va de soi que ce travail, centré sur des dizaines d'hommes tombés sous les balles de pelotons de l'armée française, ne s'oppose en rien au sacrifice de ceux qui sont morts par le feu de l'ennemi. Bien au contraire, les deux sont unis par des liens indissolubles. Les uns et les autres sont les victimes d'une

guerre qu'ils n'ont pas voulue, qui n'est pas la leur. On verra également que ceux qu'on oblige à tirer ou à assister à la mise à mort de leur compagnons d'infortune, loin de s'ériger en juges, éprouvent pour ces derniers des sentiments de compassion, de juste colère, allant jusqu'à se promettre de les venger. Qui sont ces hommes qui ont retenu notre attention ? Nous avons fait le choix de diriger nos recherches vers les combattants du 14^e Corps d'Armée, intégré au sein de la 1^{ère} Armée commandée par le général Dubail. La raison est simple, c'est ici qu'ont été incorporées les troupes alpines. Des hommes dont nous connaissons mieux les origines sociales, les mentalités. Un travail de proximité fondé sur le nombre et la variété des cas. L'utilisation de la correspondance et de quelques carnets de guerre de ces mêmes hommes a permis d'approcher davantage leur vécu. Mais, comme souvent, l'état des sources nous a mis en présence d'autres noms. Ils figurent en compagnie des premiers nommés. Sur le plan formel, nous avons parfois revu l'orthographe de certains textes.

S'est posée enfin la question de l'identité des soldats. Fallait-il les nommer ? Après réflexion nous y avons répondu positivement. Les raisons sont nombreuses. La multiplication des publications traitant de la question, la facilité d'accès aux archives, la libre circulation de ces informations sur la « toile », ont pratiquement mis fin à l'anonymat. Parallèlement, nous avons considéré que la crédibilité de notre problématique, fondée sur l'innocence de tous, était difficilement compatible avec l'occultation des identités.

Chapitre I

De la guerre ignorée à l'épreuve du feu

Août 1914 : que sait-on de la guerre ?

Depuis ses origines, la Grande Guerre a généré un flot constant d'ouvrages destinés aux publics les plus divers et édités dans le monde entier. Une création gigantesque évoluant, revisitant sans cesse les contenus et les méthodes, ouvrant d'autres thèmes, suscitant d'autres questionnements. Cependant, au cœur de cette production qui donne le vertige et, dans la mesure où elle implique la participation des peuples à la guerre, la question des origines demeure d'actualité. En ces débuts du XX^e siècle, la France est admise au partage du monde, tout comme l'Angleterre elle possède de l'argent et des colonies. De sa puissance économique, son influence diplomatique en est le reflet. En raison de cette présence planétaire, la France ne pouvait manquer d'être prise dans la mécanique des forces d'où sortirait la guerre. Un conflit qui se préparait en fait dès les années 1910-1911¹. Certes, mais qui le savait ?

Lorsque le 1^{er} août 1914, le tambour ou le tocsin annoncent qu'il faut partir pour la guerre, que savent de la guerre ces millions de jeunes français qui vont quitter leurs habits civils pour s'habiller en soldats et mourir en masse dès les premiers jours du conflit ? Ces cultivateurs, ouvriers, artisans, domestiques, petits commerçants, hommes de peine pour l'essentiel, savent-ils qu'une guerre se prépare depuis quelques temps

1 Pierre Miquel. *Histoire de la France*. Éd. Marabout 1995 pp.468-469.

déjà ? Et si oui, quelle guerre imaginent-ils ? Pour l'écrasante majorité d'entre eux la surprise est totale. Pouvaient-il en être autrement ? Comment pouvaient-ils savoir ? Dans les villes et à plus forte raison dans les campagnes, de quelles sources dispose-t-on pour savoir ce qui s'échafaude ? « Il faut dire qu'une presse irresponsable n'avait pas préparé les esprits à la moisson rouge qui s'annonçait. *Le Temps* du 4 août donnait le ton : les statistiques des dernières guerres démontrent que plus les armes se perfectionnent, plus les pertes diminuent. *L'Intransigeant* du 17 août allait plus loin : les balles allemandes traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure. Cette délirante entreprise de décervelage s'adressait à la nation et à une armée dont l'état-major s'était corseté dans une doctrine romantique basée sur l'offensive et qui datait. »² Mais il s'agit-là d'articles déjà sous le contrôle de la censure. Pour la période qui précède la guerre il est difficile de parler d'irresponsabilité. En dépit de changements profonds, notamment en matière de diffusion, c'est la nature même d'une grande partie de la presse, en particulier celle à caractère régional qui conduit à la méconnaissance du conflit. En effet, à la charnière des deux siècles, la presse connaît des changements profonds. La lecture des journaux jusque-là réservée aux élites urbaines appartient désormais au passé. Des dizaines de titres pénètrent dans les campagnes. Les contenus se diversifient, du fait divers à la rubrique sportive en passant par les affaires politiques, chacun y trouve son intérêt. « Jusqu'en 1914, une presse vivante anima la vie politique du département et contribua à former l'opinion publique. Un grand nombre de feuilles combattives paraissaient dans plusieurs localités. Ardentes dans les polémiques, ne reculant pas toujours devant des procédés obliques ou bas, mais souvent rédigées avec talent. »³ Dans les deux départements savoyards, en dépit de tirages qui feraient pâlir d'envie bien

2 Robert Attal et Denis Robert. *La justice militaire en 1914 et 1915 : le cas de la 6^e armée*. pp.1-2.

3 Justinien Raymond. *La Haute Savoie sous la III^e République*. Éd. du Champ Vallon. Tome II p.857.

des titres actuels, son rôle dans la préparation de la guerre a été extrêmement modeste sinon inexistant. Jusqu'à l'attentat de Sarajevo le 28 juin, on ne sait rien de ce qui passe sur la scène internationale. La presse républicaine s'est contentée de transcrire les informations qui lui ont été données par les agences et elle insiste surtout sur la douleur éprouvée par l'empereur François Joseph. Aucun organe de presse de gauche comme de droite ne croit que cet attentat puisse se transformer en conflit mondial. Il faut attendre le 24 juillet pour que les journaux réagissent et commencent à s'inquiéter. Ce n'est qu'à partir de cette date que les nouvelles de la crise vont progressivement passer des pages intérieures à la première page⁴. « Où allons-nous ? » s'interroge le *Savoisien Libéral* daté du 29 juillet 1914. « Il ne semblerait pas qu'un conflit explosant si loin pût entraîner autre chose que des complications diplomatiques. [...] Espérons que l'abominable fléau de la guerre nous sera encore épargné. » Significative des limites de l'information à quelques heures de l'annonce de la mobilisation est la place accordée à l'assassinat de Jean Jaurès. Le *Démocrate Savoisien*, le *Progrès de la Savoie*, la *Savoie Libérale* lui consacrent entre 15 et 20 lignes contre 6 seulement pour le *Républicain Savoisien* qui en accorde le double à l'accident de voiture de Léon Daudet. Seul le *Patriote Républicain* dédie une colonne et demie à l'événement et quatre à la mobilisation. On le voit, il faut que les hostilités commencent pour que le conflit occupe réellement le devant de l'actualité. Cependant, dès les jours suivants, censure et propagande d'État vont mettre fin à la liberté de la presse née trente trois ans plus tôt. « D'une manière générale les journaux ont réagi tardivement, car ils n'ont pas cru que les suites de Sarajevo déclencherait la crise » écrit pour sa part Jean-Jacques Becker. Faut-il pour autant accabler la seule presse ? Ce serait oublier, entre autres raisons, que l'opinion est accoutumée à ce genre de crises et que, ainsi qu'on vient de le lire plus haut, à quelques heures de la grande déflagration, on croit encore aux

⁴ Jérôme Akmouche. *La presse savoyarde pendant la Première Guerre mondiale*. TER. Université de Savoie 1997 pp.10-14.

solutions diplomatiques. Aucune inquiétude particulière en tout cas dans la dernière lettre envoyée le 22 juillet 1914 par Marie-Louise Donche à son fiancé Jean-Marie Paccot qui effectue son service militaire dans le 13^e BCA. Un courrier qui ressemble aux centaines de lettres échangées depuis que Jean-Marie est soldat : petites attentions affectueuses, nouvelles de la famille et de la ferme...⁵ Des ruraux mal informés des événements internationaux et plus préoccupés par les moissons que par la « Revanche »⁶. Chez les horlogers de la vallée de l'Arve, là où le syndicalisme est fortement implanté depuis 1903, là également où en 1904 trois ouvriers sont tombés sous les balles de leur patron, la conscience du danger est nettement plus visible. Le 3 mars 1913, 11 conseillers municipaux de Marnaz signent un texte pacifiste en vue de la conférence franco-allemande qui doit se réunir à Berne le 11 mai suivant en faveur du rapprochement franco-allemand⁷.

Mais à partir du 1^{er} août, d'une manière générale, l'ordre de mobilisation met fin à l'ignorance, aux derniers espoirs, lève les derniers doutes. Les hommes de troupe qui, dès les premières semaines vont se faire faucher en masse, ignorent tout de la guerre et de la nature bien particulière de celle-ci.

⁵ Paccot Bernard. *Marie Louise Donche et Jean Marie Paccot, Saint André de Boège, 1909-1919 Mémoire et vie d'autrefois*. Éd. Bernard Paccot 1994 p.184.

⁶ Christian Sorrel. *Les catholiques savoyards. Histoire du diocèse de Chambéry 1890-1940*. Éd. La Fontaine de Siloé 1995 p.278.

⁷ A.M. Marnaz série 3H2.

Partir pour la patrie ?

Homme de logistique plus que bon stratège, à défaut d'autre chose, Joseph Joffre a eu le mérite de réussir la mobilisation. Polytechnicien, Général du génie, spécialiste des fortifications : le « gros œuvre » c'était son affaire. Dès le décret de la mobilisation générale, la France devient une gare. En quelques jours, près de trois millions de militaires rejoignent leurs affectations sur le front. Pendant longtemps, les travaux pionniers de Jean Jacques Becker sur cette première étape du conflit ont abouti à un large consensus. Ces travaux font succéder deux moments cruciaux : l'annonce de la mobilisation, généralement empreinte de surprise, de tristesse, encore émaillée parfois d'incidents antimilitaristes, et le départ des hommes pour le front dans une atmosphère nettement plus résolue et souvent enthousiaste ⁸.

La question de l'état d'esprit qui a présidé au départ à la guerre de centaines de milliers d'hommes est lui aussi l'objet de vifs débats. De quoi est-il question ? De quels arguments se prévalent les uns et les autres ? S'intéresser à la mobilisation et à l'entrée en guerre des Français ne peut se faire que dans un dialogue historiographique avec l'œuvre de Jean Jacques Becker. Son étude est dite à juste titre, fondamentale : à partir d'un socle factuel solidement établi, elle avance une interprétation globale de l'événement. L'étude de celle-ci met l'accent sur la force du sentiment national et patriotique, élément explicatif décisif pour comprendre la participation à la guerre d'une population dont l'auteur montre, jusqu'au moment de la mobilisation générale, les fortes réticences ⁹.

La critique du départ à la guerre fait avec la fleur au fusil « est une légende dorée » disait-il. Une affirmation séduisante, tordant quelque peu le cou à ce qui se disait ailleurs et qui tenait davantage de la propagande nationaliste que de la réalité. Proposition riche également dans la mesure où elle invitait à des

⁸ André Lœz. *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire de mutins*. Éd. Gallimard 2010 p.40.

⁹ Ibidem pp.39-40.

recherches plus fouillées, davantage localisées, plus proches des individus et des événements. Ce qui a été fait, révélant de la sorte bien d'autres situations et comportements, le tout aboutissant à enrichir l'historiographie de l'événement. Cependant, dans un second moment, l'historien s'engage dans une toute autre direction. Vient alors le temps des positions nettement moins nuancées. Ainsi pour expliquer le passage d'une tristesse à l'annonce de la guerre à une résolution parfois enthousiaste lors du départ, J.J. Becker propose une explication par le sentiment patriotique relié à la conscience d'une guerre juste et défensive. Nous retiendrons pour notre part que le basculement de la tristesse à la conviction patriotique évoqué par J.J. Becker se réalise en quelques jours seulement, sinon en quelques heures ! Un temps suffisamment long pour expliquer un tel revirement de fond ? Nous y reviendrons.

En attendant, c'est dans la préface aux carnets de guerre d'un poilu savoyard que J.J. Becker a l'occasion de revenir sur sa thèse du patriotisme : « Fernand Lugand s'interroge au fil des pages. Comment avons-nous pu tenir et avoir fait preuve de cette extraordinaire résistance à des conditions de vie épouvantables ? C'est l'interrogation suprême contre laquelle tant d'historiens ont buté ou qu'ils ont contournée. Mais la réponse ne se trouve pas là où on la cherchait. La réponse est tout simplement chez les témoins, chez les combattants : la défense de son pays, de sa patrie. On peut évidemment trouver des exemples contraires, cela va de soi, dans une pareille masse d'hommes et pendant plus de quatre ans, mais si la plupart des soldats n'avaient pas été comme les a vus Fernand Lugand, le déroulement de cette guerre deviendrait incompréhensible. »¹⁰ Les historiens ont-ils buté ou contourné la question ? Lesquels ? À l'approche de la commémoration du centenaire de la Grande Guerre, la thèse du patriotisme demeure bien au contraire au centre d'un débat particulièrement intense.

¹⁰ Fernand Lugand. *Carnets de guerre d'un poilu savoyard*. Éd. La Fontaine de Siloé 2000.